

A l'Altstadtmuseum, musée du vieux Nuremberg, se trouve un dessin représentant une partie de la ville au XVI^e siècle. Ce qui frappe d'abord, c'est la taille des maisons. Les habitations, au Moyen-Age et à la Renaissance, étaient souvent basses, étroites, peu percées de fenêtres. Ici, elles ont trois, quatre ou cinq étages, encore surmontés par deux à trois rangées de mansardes ; elles sont aussi larges que hautes ; les croisées sont grandes et carrées, parfois entourées de montants de pierres ; il y a des tourelles et des encorbellements élégants, et des girouettes en fer forgé sur les toits aigus. On y entre par de larges portes à doubles battants. Les colombages, que nous trouvons aujourd'hui si pittoresques, sont réservés au côté jardin : leurs façades sont blanches, lisses, soigneusement plâtrées.

En descendant une légère côte, où se trouve un puits encadré par deux colonnes sculptées, on arrive sur une vaste place, strictement rectangulaire, consacrée à Saint Gilles et à Sainte Thérèse. C'est comme un décor de théâtre, mais encore mieux dans sa majesté et sa richesse. Quelques années auparavant, le pape Pie II, qui était aussi l'humaniste Aeneas Sylvius Piccolomini, a dit que les bourgeois de Nuremberg étaient mieux logés que les rois en Écosse. Il suffit de regarder attentivement ce dessin à la plume d'Albert Dürer pour comprendre qu'il n'exagérerait pas.

Une ville moderne, riche, libre

La ville est une des plus riches de l'Europe. Avec vingt ou trente mille habitants, elle est en pleine croissance. Partout l'on bâtit, mieux et plus noblement que le voisin ; on trace un réseau de rues modernes et symétriques ; on démolit les vieux ponts de bois pour les remplacer par des ponts en pierre sur la Pegnitz qui traverse la ville. Un immense rempart réunit, sur les deux berges, la paroisse de Saint-Laurent à celle de Saint-Sebald. Les immenses toits rouges à pignons prennent la place des vieilles couvertures de chaume. Nulle part de palais, seulement des demeures patriciennes — mais si le roi d'Écosse venait en Allemagne, il aurait sans doute envie de se faire patricien.

Nuremberg n'a pas beaucoup de respect pour son passé. Seules quelques églises médiévales s'y dressent encore, et le château fortifié, et le vaste hôtel de ville. Personne ne va pleurer sur les vieilles pierres. Nous sommes au XVI^e siècle, que diable ! Il nous faut une ville où puissent vivre les gens d'aujourd'hui, une ville claire et aérée, une ville belle et luxueuse, une ville pratique, une ville riche. Nous en avons les moyens, modernisons.

En famille, les sculpteurs Vischer (les deux

Nuremberg, au-delà de la comédie

Pierre Enckell

Un jeune homme, dessin de Albrecht Dürer, 1503. DR.



Nuremberg, au-delà de la comédie

Peter, les deux Hermann) fondent des monuments, des tombeaux, des grilles de chapelle, des reliquaires ornés à l'extrême. Peter Flöttner exécute sur les maisons des travaux décoratifs dans le style italien. Car Venise n'est pas si loin, et Nuremberg a d'étroits rapports avec la ville des doges. Elle aussi est dirigée par une oligarchie, environ quarante familles qui forment le Conseil de la ville et gouvernent le peuple. Ils font figurer leurs armoiries patriciennes sur toutes les maisons et toutes les places publiques ; et c'est à Venise qu'ils envoient leurs fils pour apprendre le commerce.

Avec Augsbourg, et contre Munich, Nuremberg est un effet le centre d'un commerce national et international. Les marchands développent leurs activités dans leurs comptoirs de Gênes, de Lyon, de Zurich, de Saragosse ; ils tenteront même de s'installer dans le Nouveau monde, au Venezuela. Sur les portraits qu'en a fait Dürer, ils sont vêtus de velours et de fourrures, tandis que leurs épouses portent des colliers d'or. Dürer est d'ailleurs lui-même fils d'un maître orfèvre, contrôleur de la monnaie, responsable municipal. Mais ce sont des bourgeois modernes et dynamiques. Le père est un immigré de Hongrie ; le fils est un curieux universel, qui fait de longs voyages et de fortes études.

Car Nuremberg n'est pas seulement une ville de commerçants, c'est aussi, c'est peut-être surtout une ville d'humanistes et d'inventeurs. On y aurait fabriqué les premières cartes à jouer, et établi la première papeterie d'Allemagne au XIV^e siècle déjà. C'est là que l'art de la gravure sur bois se perfectionne, là qu'un artisan fabrique la première montre (dite « œuf de Nuremberg »), et un autre la première batterie de fusil. Un troisième y découvre comment fondre le bronze. C'est à Nuremberg, en 1542, que se publient deux livres qui vont changer la vision du monde : l'ouvrage d'algèbre de l'Italien Jérôme Cardan, l'ouvrage d'astronomie du Polonais Nicolas Copernic, tous deux écrits en latin et imprimés dans une ville allemande. Tel est l'internationalisme éclairé de Nuremberg.

Il ne s'agit pas seulement de l'Europe. La célèbre foire de Nuremberg est un des lieux où s'échangent avec le plus d'intensité des productions de l'Orient et de l'Occident, du levant et du couchant, du Nord et du Sud. C'est un Nurembergeois, Martin Behaim, qui est désigné à l'âge de 25 ans comme géographe — ou plutôt, comme on dit, cosmographe — de l'expédition navale du Portugais Diogo Cam, et atteint avec lui la latitude la plus australe, à la hauteur de la Namibie actuelle, avant Bartolomeu Dias et Vasco de Gama. Behaim retournera dans sa ville natale, y achèvera en 1492 — l'année de Christophe

Colomb — un célèbre globe terrestre qui montre la totalité des continents et des océans connus, et repartira pour Lisbonne où il meurt, face à l'Atlantique, avide des récits des navigateurs.

Ville libre, ville riche, ville qui bat monnaie ; ville qui est l'une des douze ou quinze en Europe, c'est-à-dire au monde, à avoir pratiqué l'imprimerie avant 1470 ; ville ouverte aux nouvelles idées, où viennent prêcher avec succès les réformateurs Martin Luther et Heinrich Pfeffer en 1524 ; ville d'assemblées et de consensus, comme en 1532 où l'empereur Charles-Quint y négocie avec les princes dissidents ; deux siècles auparavant déjà, c'est là qu'avait été proclamée la constitution de l'Empire germanique. Ville puissante, couronnée par une forteresse, capable de mobiliser 6000 hommes en cas de besoin.

Les Nurembergeois

Le besoin, il est vrai, s'en fait souvent sentir au XVI^e siècle. Le conflit entre luthéranisme et catholicisme cristallise de vieilles oppositions, des bandes armées ravagent le territoire, la guerre des paysans met en danger la paix des marchands. Un féroce chevalier, Götz von Berlichingen — celui de Goethe, celui de Sartre dans *le Diable et le bon Dieu* —, soutient contre les villes commerçantes des combats impitoyables. On l'appelle Main de fer. Les bourgeois tremblent. Leur or et leurs fourrures ne les protègent pas, ils attirent plutôt les convoitises.

Ils ne doivent pas non plus être très accessibles à la pitié, ces bourgeois, à en juger par les portraits qu'en a peints Dürer. Hieronymus Holzschuher a une barbe blanche, de longs cheveux qu'il ramène sur son front dégarni, une bouche charnue ; Jakob Muffel est glabre, il protège son crâne chauve sous une calotte en forme de turban, ses lèvres sont pincées ; mais ils ont tous deux un regard froid et dur et de mauvaises rides à la base du nez. Leur seule chaleur réside dans leurs pelisses.

Nuremberg n'est pas sans inquiétudes. Son avenir est-il vraiment assuré ? Les nouveaux courants commerciaux concernent moins l'Orient proche et les intermédiaires levantins que l'Amérique et la voie du cap de Bonne-Espérance, auxquelles on accède par les ports de mer et non plus par le cœur de la Franconie. Les spéculations intellectuelles sur la philosophie érasmienne du Christ et les propositions de Luther, qui intéressent les patriciens Willibald Pirckheimer et Lazarus Spengler, ont des effets inattendus quand elles provoquent des perturbations sociales et font se lever des bandes de pillards qui capturent les marchands aux portes de la ville. Albert Dürer, toujours lui,

a beau avoir été influencé par les arts italien et antique, ses gravures bibliques recèlent, dès que l'occasion s'en présente, de terrifiants démons de cauchemar, aux groins bestiaux, aux yeux vitreux, aux fronts hérissés de cornes, aux gueules entrouvertes, prêtes à déchirer et à dévorer : la barbarie hante les rêves de Nuremberg l'humaniste.

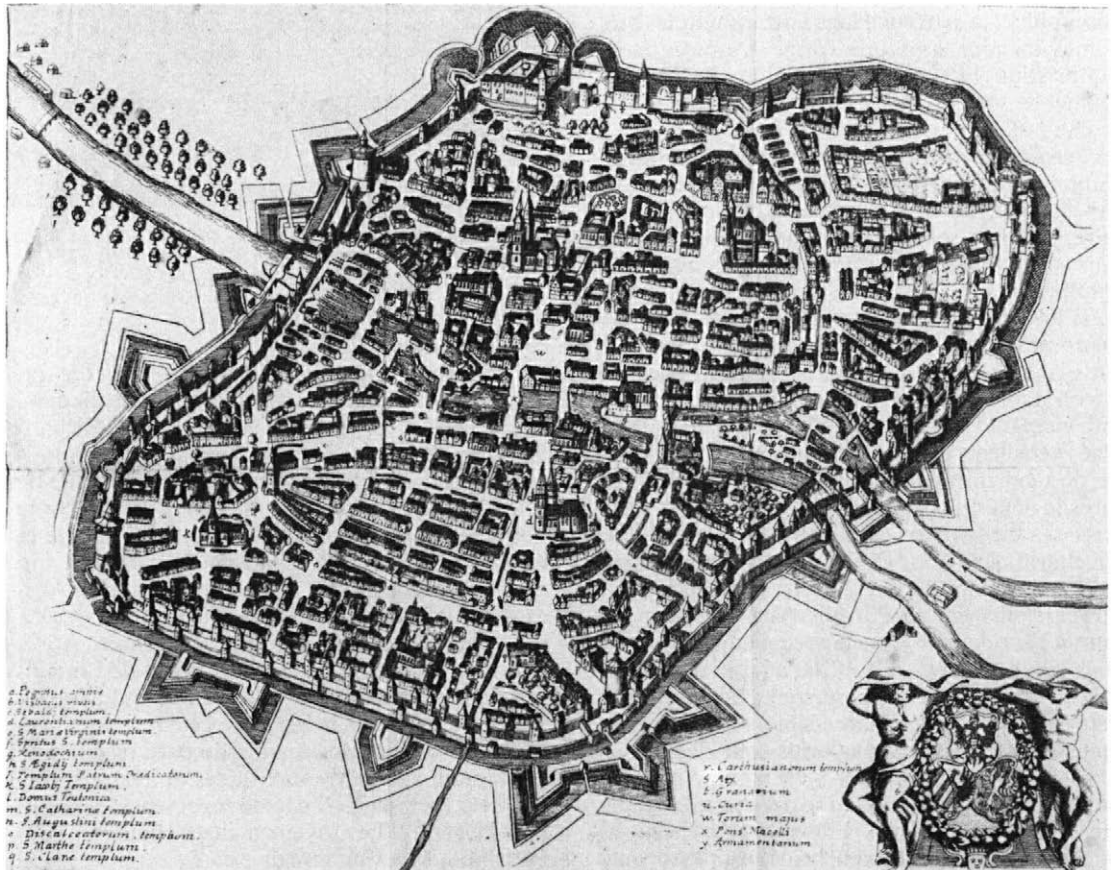
Sa *Mélancolie* plus austère, cet ange qui ne peut pas s'envoler, assis sur une marche et entouré des attributs des arts et des sciences, sous un astre louche, dégage un malaise moins défini mais plus persistant. A quoi bon le rabot du menuisier, le compas du cosmographe, la balance de l'orfèvre, le grand polyèdre de l'algébriste, le carré magique, les outils du bâtisseur, quand on ne sait pas ce qui se lève au-delà de l'horizon ?

Dans la bonne ville de Nuremberg, la vie quotidienne se poursuit néanmoins. Pirckheimer, dans son autobiographie, se montre fier d'avoir su renoncer à ses sentiments privés au profit de l'utilité publique. Ce n'est toutefois pas un altruiste

désincarné : l'homme à la barbe et à la pelisse se voit consacré, de son vivant, par une statue qui le représente. Nikolaus Muffel collectionne des reliques, et en dresse la liste dans ses livres de compte. Anton Tucher tient aussi un journal domestique, où il comptabilise les frais trimestriels de ressemelage pour les souliers de ses nombreux enfants, et dresse le devis de sa salle de bain personnelle : une petite pièce où l'on se déshabille, au sol pavé (pour l'écoulement) recouvert d'un latitis en bois (pour le confort), avec un poêle de laiton pour chauffer l'eau du baquet, où infusent des plantes bienfaisantes. Ce ne sont pas les inquiétudes politiques qui vont interférer avec le confort quotidien.

Dans leurs ateliers, Adam Krafft le tailleur de pierre et Wit Stwosz (Veit Stoss) le sculpteur sur bois créent des statues merveilleuses, avec l'aide de leurs apprentis, qui ornent les vieilles églises d'éléments renaissants et prébaroques. Le premier a construit au-dessus du porche de la Frauenkirche une petite chapelle sur laquelle Georg Heuss

Nuremberg d'après une gravure de J.C. Wagenseil parue dans « De Civitate Noribergensi ». BN Paris.



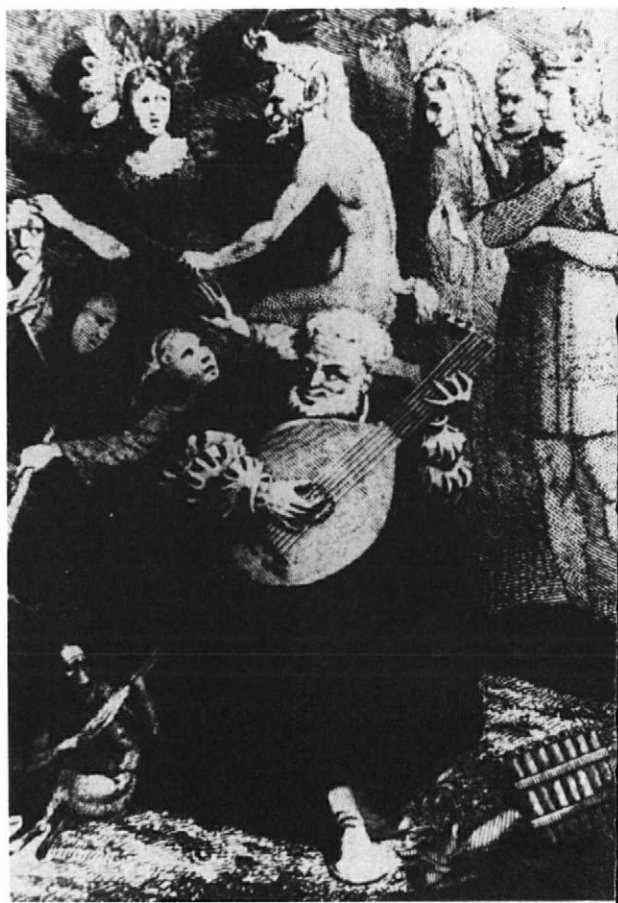
Nuremberg, au-delà de la comédie

a placé une horloge richement décorée. Lorsque les heures sonnent, le mécanisme fait paraître les sept électeurs impériaux qui défilent respectueusement devant l'empereur. Mais huit ou dix ans après, le respect sera de l'histoire ancienne, et Charles-Quint devra jouer de l'argument du péril turc pour maintenir un semblant de cohésion dans l'Empire.

On croyait pourtant en avoir fini avec les déchirements internes ! Les Juifs avaient été expulsés ; la Frauenkirche avec son horloge avait été bâtie sur les ruines de leur synagogue. Les vieux conflits avec la papauté s'étaient éteints depuis longtemps, et l'Italie précieuse et raffinée influençait harmonieusement l'Allemagne du sud. Les techniques et les sciences nouvelles créaient des conditions de vie plus agréables. L'argent affluait de toutes parts.

L'enrichissement et le bien-être des uns est-il fonction de l'appauvrissement et du malaise des autres ? La Renaissance crée-t-elle des dangers de mort ? Une ville bourgeoise se développe-t-elle au détriment des paysans ? Le petit peuple de Nuremberg en a peut-être obscurément conscience. Dans ses farces traditionnelles de la nuit de carnaval, juste avant le carême qu'impose l'Église, Hans Rosenplüt et le coiffeur Hans Folz traitent les problèmes du jour sous une forme dramatique ou humoristique. Leur successeur Hans Sachs, cordonnier de son état — c'est peut-être lui qui répare les chaussures des enfants Tucher ? —, donne à ces *Fastnachtspiele* leur forme la plus achevée. Malgré les qualités humaines qu'on lui accorde, respect des différences religieuses, humour débonnaire, sain bon sens, réalisme populaire, il révèle dans ses nombreuses petites pièces des disparités significatives.

L'une des plus connues est celle de *l'Écolier vagabond*, qui rencontre une paysanne et l'informe qu'il arrive de Paris. Ce nom étranger et troublant fait croire à la bonne femme que son hôte vient du Paradis ; et elle lui confie de l'argent et des vêtements pour son premier mari qui y souffre de dénuement. Le mari actuel, qui survient après le départ de l'escroc, le rattrape pour récupérer ses biens, mais est à son tour dépouillé de son cheval. De retour chez lui, il conte à sa femme qu'il a donné sa bête à l'écolier afin de le faire parvenir plus vite au Paradis. Mieux vaut maintenir la paix chez soi, conclut benoîtement la farce. Mais quelle paix est-ce donc là, au prix de l'escroquerie caractérisée d'un paysan par un humaniste ? Le Paradis est inaccessible, les maux viennent de Paris, les campagnards sont des sots et il faut se résigner quand on a été trompé par plus malin que soi, voilà aussi une des morales implicites de l'histoire. Il y a là de quoi réjouir superficiellement la population urbaine, peut-être, mais



Hans Sachs en chanteur satirique, entouré des personnages de ses poèmes, par Carl Heidehoff, 1824. DR.

ce n'est pas bon signe.

Le pays de cocagne, le *Schlaraffenland* des traditions populaires, est un rêve, comme le dit aussi Hans Sachs. L'original du personnage de Richard Wagner n'est pas exactement ce que le compositeur en a fait, dans son inspiration nationale de célébration germanique, et sous l'influence de lieux communs historiques sur le Moyen-Age et la Renaissance. L'Allemagne des artisans qui chantent en travaillant n'a jamais été la seule Allemagne. Nuremberg n'est pas seulement une scène de comédie. La ville inquiète va déchoir. Après avoir été une des capitales de l'art et de l'intelligence, elle deviendra la capitale de l'industrie du jouet. Après avoir hébergé de célèbres humanistes, elle accueillera les congrès du parti nazi. Après avoir servi de théâtre aux farces de Hans Sachs, elle sera en 1946 la scène de jugement des criminels de guerre. Les joyeux maîtres chanteurs sont bien loin, s'ils ont jamais existé. ■